

Suzuki

17h30. J'ouvre la portière de ma Suzuki de 2009. La naphtaline, elle sent depuis toujours cette bagnole d'occasion. Je pars en mission : acheter un soutien-gorge.

Clignotant, je regarde, j'embraye et c'est parti avec Suzuki : simplicité, efficacité remarquables. Petite mais costaud, une sorte de résilience japonaise dans un monde de brutes. Suzuki a su conquérir mon cœur à la recherche de fiabilité à prix abordable. C'est dingue sa capacité à allier praticité et plaisir de conduire, tout en restant fidèle à une philosophie de design épuré. Elle est sans prétention, et elle fait bien son travail.

Donc je veux tourner à droite, mais personne ne me laisse. C'est comme si je n'étais pas assez lumineuse, pourtant je suis rouge en extérieur. C'est l'aura : il faut devenir Suzuki à l'intérieur pour montrer sa vraie nature. Je me sens devenir japonaise.

Mais c'est dur de s'imposer quand on est japonais, avec ces Occidentaux et leurs ego en érection. Une Volkswagen pressée, une Audi arrogante. Heureusement une Clio fatiguée, paupières lourdes, cernes en guise de phares, roule comme si le bitume était un trône. C'est bon, je passe la première, j'accélère. Je passe la première mais, purée, j'accélère en embrayant. Merde, je cale. Trop tard. Je suis toujours au même croisement.

Une Corsa me coupe la route comme si j'étais invisible. Connard ! Mais qu'est-ce qui se passe, Suzuki ? Un type en Peugeot noire baisse sa vitre, la voiture française, la meilleure voiture comme dirait un bon citoyen français. Premier croisement. Grand, noir, sûr de lui, il ne met pas son clignotant. Pourquoi signaler aux gueux qu'il tourne ? Je freine, il passe, impassible. Derrière moi... mais moi, Suzuki, je ne comprends pas. Je suis coincée là depuis 5 minutes. Un autre, moustache crispée, cogne son volant. Je mets un coup de klaxon, il me répond avec un doigt. Ballet d'hostilité motorisée. Volkswagen Van, c'est mon rêve ! Ça doit valoir 50 000 balles ça ! Fiat Punto pressée, tailleur ajusté, talons claquant sur les pédales, elle regarde son GPS comme si c'était une boussole. Mais celle-ci, de couleur verte kaki, tailleur ajusté, doit avoir les talons claquant sur les pédales. Audi arrogante, lunettes de soleil en début de soirée, posture de magnat sur le cuir tendu.

Un bus me frôle. À l'intérieur, des visages figés, des mains accrochées aux barres, des rêves suspendus entre deux arrêts. Moi, je continue, cap sur la lingerie. Je passe la première, et j'embraye. Ça grince. Derrière le volant, je m'impose sous

mon air de Suzuki. Le moteur râle mais obéit. J'accélère, je me glisse entre eux, je les observe.

Ralentissement. Embouteillage. Fenêtre ouverte, j'écoute. Fiat 500, vitres teintées, une influenceuse en quête du bon angle, lèvres pincées, check selfie à chaque feu. Twingo d'un âge avancé, sourire au coin. Il me drague en plus ! Corsa nerveuse, jeune loup. Il pense être dans Fast & Furious alors qu'il est juste dans un embouteillage sur la petite ceinture. Mais quelle idée. Il me coupe. Je klaxonne. Il répond d'un doigt levé.

Le moteur râle, le moteur gueule, le moteur râle comme une belle-mère, mais il obéit. Mission. Mission précise. Mission claire. Mission capitale : acheter un soutien-gorge.

Mais quelle conne. Quelle conne. Quelle connasse que je suis. Aucune anticipation, zéro projection. J'ai pensé à rien. J'aurais dû penser. Penser quoi ? Penser à quoi ? À ce qu'il faut sentir. À ce qu'il faut ressentir. À ce qu'il faut être. À ce que ça fait, le souffle coupé, le buste emprisonné, ce temps où je voulais juste sentir mes seins autrement. Mais je fais bien de penser à moi, non ? À ma gueule. À mon corps. Mon corps. Il faut penser à soi, qu'ils disent. Il faut penser à soi pour que tout aille mieux. Il faut penser à soi soi-disant pour que tout tienne debout. Même si c'est un leurre. Même si c'est du flan. Même si c'est rien du tout. Parce qu'au final, penser à soi c'est rester là, coincée, bloquée, immobile, derrière ce break familial.

Père crispé. Mâchoire dure. La main soudée au levier de vitesse comme s'il tenait sa vie, comme si s'il lâchait, il tombait, il coulait, il disparaissait. Derrière, ça braille, ça crie, ça chouine, ça gigote. Enfants en furie. Mère absente. Déconnectée. Débranchée. Père serre les dents. Monte le son de la radio. Première erreur. Grave erreur. Ça empire tout. Fracas sur fracas.

Rond-point. Festival du mépris. Le premier qui freine a perdu. J'hésite une demi-seconde, erreur fatale. Une Mercedes s'engouffre, un 4x4 enchaîne. Un taxi pile au milieu en beuglant. Un vélo surgit de nulle part et manque de mourir sous mes yeux. Je ferme les yeux, j'accélère, j'entre dans l'arène.

Devant. Berline allemande. Costard. Yeux glacés. PDG rigide. Feu rouge. À côté. SUV noir. Bureaucrate sous tension. Tape. Tape encore. Tape son volant comme si ça pouvait changer quelque chose, comme si ça pouvait alléger le poids de sa journée.

Ralentissement. Embouteillage. Ralentissement, encore. Fenêtre ouverte. J'écoute. Ça rugit. Ça grince. Ça vrombit. Corsa nerveuse. Un jeune loup, route fendue, route bouffée. Il est seul. Seul sur terre. Seul au monde. Regarde droit devant lui, le visage figé. Il murmure. Il parle tout seul ? Non, il dicte un message vocal. Mon dieu. Il rit. Qui peut rire coincé à un feu rouge un lundi soir ?

Je klaxonne. Il répond. Il répond comment ? D'un doigt. Un doigt levé. Un majeur dressé. Suprême insulte mécanique. Bras levé. Moi, bras levé. Lui, cri. Cri indistinct. Insulte balancée dans l'air.

À droite. Audi collée. Prête à m'avalier. M'avalier tout cru. Et moi, moi, j'étais juste là, mission, mission capitale, mission précise : acheter un putain de soutien-gorge.

Armures, des costumes, Suzuki l'anomalie. Zigzague, je m'infiltrer, je trouble l'ordre établi. Je suis la piratée qui se laisse doubler, l'électron libre dans un monde de lignes droites. Le 4x4 devant moi roule à deux à l'heure en se prenant pour un char de guerre. La berline à gauche colle mon pare-chocs comme un banquier colle son bonus annuel. Un scooter me frôle, lâche un "Bouge connasse !" en pleine accélération. Monopoly de vitesse et de fric, coincée sur la case Prison. Tout ça parce qu'il est 17h30. Mon soutien-gorge. Moi, déterminant possessif. Possession du je. Car j'ai besoin. Mais qu'avons-nous besoin réellement à part de ce soutien-gorge à cet instant ?

Ralentissement. Embouteillage. Fenêtre ouverte, j'écoute. En PLS sur la voie de droite. Mon volant, c'est mon volant. Comme si c'était le cou d'un patron du CAC40. Et l'autre taxi klaxonne derrière moi comme si ça allait ouvrir une faille spatio-temporelle vers un monde sans bouchons. À droite, une Mini Cooper tente une queue de poisson, rate son coup. Je hurle, je tape mon volant, mon klaxon gueule plus fort que moi. Rien à foutre. En PLS sur la voie de droite. Ville, champ de bataille 3D, où chaque conducteur pense être le héros de son propre film d'action.

Enfin, la rue commerçante. Double file, stationnement en freestyle. Un Uber lâche un client sans clignotant, une camionnette bloque une voie, un piéton traverse en défiant les lois de la physique et du bon sens. Dernier combat : trouver une place. Mission impossible. Un espace libre ! J'accélère. Un monospace aussi. Duel de regards. Il est vieux, il ne lâchera rien. Moi non plus. On s'avance lentement, pare-choc contre pare-choc. Guerre froide. J'ose. J'y vais. Je gagne. Il lève les bras au ciel, désespéré, avant de filer, blessé mais digne.

Je coupe le moteur. Expire. J'ai survécu.

Arrivée. Néons blafards, musique d'ascenseur, rayons bien rangés. Dentelles déployées sur des cintres fragiles. Je fouille. 80A. 90B. 95C. Et moi ? Rien. Nada. Ma taille, mon corps, mon existence même, hors des standards. Trop ceci, pas assez cela.

Je garde ma veste.

Poitrine libre. Poitrine libre sous un tee-shirt froissé.